

CHAPITRE PREMIER

Le jour du premier anniversaire de sa libération de prison, Travis Chase se réveilla à quatre heures du matin sous les rayons éclatants du soleil qui découpaient ses stores de fenêtre. Il transporta son sac à dos dans l'Explorer, sortit de Fairbanks par la route d'État 2, et, une heure plus tard, il filait sur le gravier compacté de la Dalton Highway, plein nord, vers le cercle arctique et la chaîne Brooks au-delà. Depuis le sommet des collines les plus hautes, il voyait la route et l'oléoduc serpenter dans le lointain sur des kilomètres, escalader des crêtes de moindre altitude et franchir des vallées resplendissantes d'épilobes roses.

Son voyage n'était pas une commémoration. Nullement. Il l'effectuait pour réfléchir à ce qui lui importait le plus dans la vie : où était sa place, et où il se rendrait à partir de là.

Le tableau de bord affichait une température extérieure de quinze degrés. Travis baissa la vitre et laissa l'air humide s'engouffrer dans l'habitacle. Ici, le plus fort de l'été sentait comme le printemps à Minneapolis, quand l'odeur de l'herbe se dégage sitôt libérée de la couche de neige.

Il arriva à Coldfoot à dix heures et s'arrêta pour déjeuner. L'agglomération – quelques maisons et moins de vingt habitants – ne comptait que sur les voyageurs de la Dalton pour survivre. Principalement des routiers à destination du champ pétrolifère de Prudhoe Bay, quatre cents kilomètres plus au nord. Coldfoot était le dernier aperçu d'humanité sur la route avant le point de bascule du dernier sommet et la longue descente vers la mer.

Travis ne voulait pas aller aussi loin. Les montagnes pour lesquelles il venait étaient tout à côté. À l'ouest du bourg, les Portes

du Parc national arctique suivaient la chaîne de montagnes selon un arc de cercle de trois cents kilomètres vers le sud-ouest. Aucune route n'y menait, ni même de sentier pédestre. Toutes les randonnées dans la chaîne Brooks se faisaient en pleine nature, même si plusieurs sites Internet et guides touristiques détaillaient les circuits les plus éprouvés et fréquentés. Travis les avait étudiés puis avait tracé son propre itinéraire pour les éviter.

Il laissa l'Explorer au dépôt, remplit ses poches à eau, sangla son sac à dos, et, avant onze heures, il était en route. Lorsqu'il fit halte pour dîner – un sachet de riz brun lyophilisé qu'il fit cuire sur son tout petit réchaud au propane –, il avait atteint le sommet de sa première crête, six cents mètres au-dessus de Coldfoot. Au sud, les derniers cent dix kilomètres de son trajet de la matinée se perdaient dans l'infini – regagnaient le monde et les vies entre lesquelles il devait choisir.

Alaska ou Minnesota ?

On le pressait de rentrer chez lui, évidemment. Tous ceux qu'il connaissait là-bas. Il n'était pas sorti de prison depuis un mois quand il avait acheté son aller simple pour Fairbanks ; certains de ses parents n'avaient même pas eu l'occasion de le voir. Quel avenir s'imaginait-il dans le Nord, à trois mille deux cents kilomètres de sa famille ?

Quel avenir s'imaginait-il auprès d'elle ? Même pour ceux qui pouvaient comprendre et pardonner ce qu'il avait fait, il serait toujours le frère qui, jusqu'à ses quarante ans, en avait passé quinze en prison. Dans vingt ans, il serait toujours ce type-là. Cet oncle-là. On ne retrouvait jamais vraiment sa liberté.

Il poussa jusqu'à la crête suivante avant d'établir son campement pour la nuit. Enfin, pour ce qui tenait lieu de nuit : quelques heures de crépuscule de plus en plus froid à mesure qu'au nord le soleil descendait à travers la brume vers l'horizon qu'il n'atteindrait jamais. Il planta sa tente dans la terre meuble près d'un champ de neige qui s'étendait sur des kilomètres le long du faite, puis il s'assit devant pendant une heure en attendant que le sommeil le gagne.

À huit kilomètres peut-être vers l'ouest – les distances étaient trompeuses à cette altitude –, une crête rocheuse se dressait plus haut que les contreforts qu'il avait traversés jusque-là. À la lumière rasante, il crut voir des ombres voltiger contre la paroi minérale. Il sortit ses jumelles, les cala sur ses genoux et parcourut la crête des yeux pendant plus d'une minute avant de les repérer : des mouflons de Dall, plus d'une vingtaine, qui se déplaçaient avec une aisance angoissante sur une paroi de granit presque à pic. Des agneaux de deux mois tout au plus suivaient adroitement leur mère d'un sabot sûr. Travis les observa jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière un plissement de la falaise.

Sentant enfin une pesanteur apaisante lui envahir les membres, il se glissa sous sa tente et dans son sac de couchage, puis se laissa aller au sommeil, bercé par le bruissement du vent dans l'herbe rase.

Il rouvrit les yeux le cœur battant : quelque chose l'avait réveillé en sursaut, mais il ne savait pas quoi exactement.

Le soleil à travers la toile de tente était plus lumineux. Sa montre affichait un peu plus de trois heures du matin. Il cligna des yeux, s'efforçant de se réveiller complètement, puis le registre aigu d'un coup de tonnerre balaya la ligne de crête. Quelques secondes plus tard, l'onde des graves secoua le terrain, donnant l'impression de se propager directement de la montagne en dessous de lui.

Il se détendit, se renfonça dans son sac de couchage et se frotta les yeux. Un éclair silencieux fulgura, plus brillant à l'ouest de la tente que nulle part ailleurs. Il compta les secondes à sa montre et, au bout de trente-cinq, le coup de tonnerre lui parvint ; l'orage frappait à onze kilomètres.

Le sommeil lui refit les yeux doux alors que l'orage s'intensifiait. Son grondement lui apportait un réconfort étrange, comme une berceuse adaptée à ce pays dur et implacable. En

l'espace de quelques minutes, éclairs et coups de tonnerre furent beaucoup plus près, et presque ininterrompus.

Juste avant qu'il bascule par-dessus le bord de la conscience, il entendit quelque chose dans la tempête qui lui fit rouvrir les yeux. Il tendit une oreille vers l'ouest. C'était quoi ? Rien à voir avec un coup de tonnerre. Ça tenait davantage du cri, mais ni humain ni animal. Ça lui rappelait surtout la tôle déchirée dans l'atelier de la prison. Enfin, c'était ce qui lui semblait sur le moment. Encore ses fantômes qui venaient le hanter au seuil du sommeil. Des fantômes tenaces, mais il avait appris à les ignorer.

Il referma les yeux et se laissa sombrer.

Trois nuits plus tard, Travis établit son campement à soixante kilomètres de Coldfoot, mais l'itinéraire en lacets qu'il avait suivi, affiché sur son GPS, en comptabilisait un peu plus de quatre-vingts. Il mangea sa poche de soupe à l'enchilada réchauffée – tous ces repas lyophilisés avaient davantage goût des poches qui les contenaient que des ingrédients qu'elles annonçaient – au bord d'une vallée fortement encaissée de deux cents mètres. Le fond, large et plat, s'étirait plus ou moins en ligne droite vers le nord-est sur cinq kilomètres à vue de nez.

Des bouillons de nuages suivaient la vallée comme une rivière enfumée, tournoyaient en remous autour d'affleurements rocheux et s'accumulaient dans les creux. Juste en contrebas de Travis, le fond de la vallée baignait dans l'obscurité totale, mais, l'espace d'un instant, quand les rayons latéraux du soleil l'éclairèrent sur sa longueur, il vit quelque chose étinceler sous le brouillard. De l'eau, peut-être de la glace.

Il dormit paisiblement et ne fut réveillé que deux fois, non par le tonnerre mais par les hurlements des loups. Il n'avait aucune idée de la distance à laquelle ils se trouvaient, même s'ils lui paraissaient parfois à moins de cinq cents mètres. Il avait lu quelque part que les bandes de loups variaient au hasard la puissance de leurs hurlements afin que leurs proies – et les autres

loups – ne sachent plus où les situer. Le système marchait aussi sur l'homme.

Il se réveilla à six heures du matin, ouvrit le rabat de la tente et s'assit dans l'air vif, plus froid que la nuit précédente. L'horizon visible s'étendait plus loin que jamais depuis le début de sa randonnée.

Alaska ou Minnesota ?

Il venait ici pour répondre à cette question. Sans succès pour l'instant. Les avantages et les inconvénients de chacun des deux États lui défilaient tout seuls régulièrement dans la tête. Le Minnesota, c'était la famille, les amis. Malgré leurs sentiments qu'ils ne pourraient jamais cacher, ils accepteraient toujours plus facilement son passé que des étrangers. Le Minnesota, c'était son frère, Jeff, qui lui proposait de le prendre dans l'affaire de logiciens qu'il lançait depuis chez lui, et de lui montrer les bases du métier.

Le Minnesota, c'était aussi des fantômes, un ancien quartier dont toutes les rues ployaient sous le poids de souvenirs tourmentés.

L'Alaska, c'était ça, ce néant absolu qui ne prétendait pas comprendre son caractère d'une façon ou d'une autre, qui ne cherchait pas à le remettre sur d'anciens rails. Quand il s'était installé à Fairbanks, il n'avait rien apporté avec lui. Y compris lui-même, lui semblait-il parfois. Il ne l'aurait pas cru un an plus tôt, durant ses premiers jours de liberté, mais ici, en Alaska, il lui arrivait de passer une journée entière sans penser à la prison ni à ce qu'il avait commis pour qu'on l'y envoie. Ici, il lui arrivait de ne plus être ce type-là. Et, putain, cette impression se renforçait de mois en mois, pas de doute.

Tout ça finirait dès l'instant où il remettrait les pieds dans son ancien monde.

Pour cette raison, la seule peut-être, il croyait savoir de quel côté il penchait.

Il ouvrit la fermeture éclair de son sac, enfila son pantalon et ses bottes, balança les hanches et posa les pieds par terre.

L'herbe, tendre la veille au soir, craquait maintenant sous ses pas. Il se redressa et s'étira, puis s'agenouilla et sortit de son sac à dos son réchaud au propane et son gobelet de métal. Un instant plus tard, la flamme bleue sifflait sous l'eau pour son café. Le temps qu'elle chauffe, il s'approcha nonchalamment de l'à-pic qui surplombait la vallée, dont le fond lui apparaissait à présent dans l'atmosphère limpide.

Il se figea.

L'espace d'un instant, il ne put que garder les yeux écarquillés, trop dérouté pour même les cligner.

Au fond de la vallée gisait l'épave d'un Boeing 747.

CHAPITRE 2

Travis remballa tout son barda, tente incluse, en moins d'une minute et demie. Il s'élança à toute allure le long du bord de la vallée.

Qu'est-ce que cet avion fichait là ?

Qu'est-ce qu'il fichait là sans hélicos tournant au-dessus, sans une centaine de spécialistes du secours, armés de chalumeaux à acétylène et de diagrammes, occupés à découper avec précaution le fuselage en une dizaine de points ?

Qu'est-ce qu'il fichait là tout seul ?

La paroi de la vallée en dessous de son campement était trop escarpée pour qu'il descende, mais, à huit cents mètres au nord-ouest, il voyait un creux où elle s'inclinait à quelque chose comme quarante-cinq degrés. Encore vachement raide. Il lui faudrait rester prudent pour éviter de basculer cul par-dessus sac à dos jusqu'en bas en se brisant les membres en cours de route. Il serait alors mal placé pour apporter son aide aux survivants, si survivants il y avait.

En matière d'aide, elle se réduisait à lui seul, du moins pour le moment. Il n'avait aucun moyen d'appeler qui que ce soit. Le cellulaire dans son sac à dos était devenu inutile, et sa CB – le mode de communication favori sur la Dalton – se trouvait à soixante kilomètres, sur le parking de l'Auberge et Dépôt de carburant de Brooks.

Alors qu'il avançait le long du précipice, ses yeux avaient du mal à se détacher de la vision impossible en dessous.

Les pilotes avaient tenté de se poser – ça, c'était clair. L'épave gisait, le nez pointé dans le sens de la longueur de la vallée comme s'il s'agissait d'une piste d'aéroport. Derrière le point

d'impact, de profonds sillons marquaient la terre sur plus de cinq cents mètres. À mi-parcours le long de cette balafre reposait l'aile tribord, tranchée de l'avion par un pilier rocheux qui, lui, avait supporté le choc sans dommages. Au niveau du moignon d'aile qui saillait du fuselage, là où étaient forcément entrés en contact le carburant et le métal raclant la pierre, seul un coup de chance inouï avait évité que l'enfer se déchaîne : la suite de la longue glissade s'était effectuée sur un champ de neige qui recouvrait le fond de la vallée.

Le reste de l'avion était intact, plus ou moins. La dérive, brisée net, s'étalait sur le stabilisateur bâbord comme un membre cassé que seule la peau retenait. Le fuselage s'était déformé en trois points ; des câbles et des isolants sortaient en tortillons par des plaies verticales larges d'une trentaine de centimètres. Par ces déchirures, Travis ne voyait qu'obscurité dans la carlingue de l'avion, mais même un intérieur brillamment éclairé ne lui aurait rien révélé à cette distance.

Il ne vit rien bouger dans l'épave ni autour, et rien ne lui indiqua qu'il y avait eu mouvement. Personne n'avait traîné des provisions hors de l'appareil et dressé un abri à l'air libre. S'était-on contenté de rester à couvert dans la carlingue ? Était-on trop blessé pour se déplacer ?

À cause de la distance et de la perspective, il était inutile de chercher des traces de pas. Le champ de neige, glacé par la chute de la température, aveuglait presque quand on le regardait, et il apparaissait dépourvu de contraste vu d'une hauteur de cent quatre-vingts mètres. Impossible de dire si quelqu'un était parti de l'épave pour s'en aller à pied chercher de l'aide.

De l'aide. Voilà qui le ramenait à l'aspect le plus troublant de la situation. Comment un 747 pouvait-il s'écraser sans que personne ne vienne à son secours pendant... combien de temps ? Bon Dieu, depuis quand cet engin était-il là ?

Trois jours. Le hurlement métallique durant l'orage lui revint clairement en mémoire. Il avait entendu ce putain d'avion s'écraser.

Trois jours, et personne n'avait découvert l'épave. Personne n'était même venu voir – pas une fois il n'avait entendu le bourdonnement d'une recherche aérienne ni le crépitement de rotors d'hélicoptère. Il n'arrivait pas à comprendre. Il ne s'agissait pas d'un Cessna monomoteur qui avait décollé sans plan de vol et avait disparu. Les long-courriers avaient des systèmes de communication surabondants : radio surpuissante, satellite bidirectionnel, et sans doute deux ou trois autres trucs qu'il ne connaissait pas. Même si tous ces instruments étaient tombés en panne, la tour de contrôle de Fairbanks aurait enregistré la dernière position connue de l'avion. Une armée aurait dû se mettre à sa recherche dans l'heure suivante.

Travis atteignit l'anse dans la paroi de la vallée, un entonnoir herbeux qui rejoignait le fond plat plus bas. La pente était plus raide qu'il ne l'avait supposé, mais il n'y en avait pas de plus praticable sur des kilomètres d'un côté comme de l'autre. L'attaquer en ligne droite jusqu'en bas équivaldrait à un suicide, même ici, mais un parcours en oblique paraissait faisable. Il prit pied sur la pente et trouva sa surface moins revêche qu'il ne l'avait craint : suffisamment tendre pour permettre d'y prendre appui sans risquer une glissade bourbeuse. Il s'aperçut que, s'il s'inclinait parallèlement au flanc du coteau et s'appuyait d'une main sur l'herbe, il pouvait progresser relativement vite sans perdre l'équilibre.

Un quart d'heure plus tard, il fonçait le long d'un des sillons dans le fond de la vallée – de près, l'entaille était profonde et assez large pour qu'un Humvee y circule – et passait à côté de l'aile tribord, projetée comme un morceau de jouet cassé contre la formation rocheuse qui l'avait sectionnée.

Il poursuivit sa course sur le champ de neige et l'odeur de kérosène l'enveloppa aussitôt. La neige en était saturée. Chaque creux qu'y laissaient ses bottes se remplissait immédiatement du liquide rose.

Le long-courrier se trouvait désormais à moins d'une longueur de terrain de football, le nez vers le bout de la vallée mais

en travers de quelques degrés dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, si bien que son flanc gauche – à l'aile intacte – était plus visible que le droit.

Jusqu'à présent, pas de traces dans la neige.

Plus loin, la queue surplombait le tapis neigeux, à une hauteur de trois étages au-dessus de la tête de Travis malgré sa dérive cassée. L'appareil gisait incliné sur la gauche sous le poids de l'aile bâbord, dont les deux moteurs disparaissaient dans l'épaisse couche de neige. Il dépassa la queue et s'arrêta à une vingtaine de pas de l'aile, entre les deux sillons dus au passage des réacteurs.

Les trois déchirures dans le fuselage qu'il avait vues depuis son campement se trouvaient de ce côté de l'avion. La plus proche, distante de quelques pas, était assez large pour qu'il s'y glisse. Même d'où il se tenait, l'obscurité au-delà de la percée était insondable. Les hublots l'aidèrent encore moins : inclinés vers le bas, ils se contentaient de refléter la neige.

Travis inspira un bon coup et cria : « Il y a quelqu'un ? »

L'écho lui revint par bonds distincts. Il n'obtint pas d'autre réponse.

Il s'approcha de l'ouverture, s'assura de la solidité du métal de chaque côté et s'introduisit dans l'avion.

Ce n'était pas un long-courrier.